title : Journal de l’Empire (1809-01-27), Théâtre français, *Le Malade imaginaire*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/malade-imaginaire

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 27 janvier 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. *Le Malade imaginaire*.

Je suis toujours affligé qu’on déshonore Molière par de mauvaises farces : la scène française ne devrait jamais être souillée par des caricatures de boulevard. Il ne faut pas faire de Thomas Diafoirus un personnage des *Variétés* ; il ne faut pas le jouer comme le jouerait Brunet sur son théâtre. Molière a rendu son Thomas Diafoirus assez ridicule, peut-être même un peu trop : que sera-ce si aux traits de l’auteur, qui sont déjà très chargés, le comédien ajoute ses misérables lazzis ? La comédie alors dégénère en parade.

La niaiserie de Thomas Diafoirus n’est point celle des Gilles, des Pierrot, des Nigonos, qu’on voit sur nos petits théâtres : on doit le représenter comme un grand benêt d’écolier, très gauche, très embarrassé de sa personne, et cependant cherchant à couvrir son embarras et sa gaucherie par une certaine morgue et par une gravité pédantesque : il ne doit ni manger de bonbons, ni baiser *derechef* ; encore moins appeler la belle-mère *madame Visage*, et se mettre dans le fauteuil du malade. Ces facéties burlesques ne sont point dans Molière. Si la tradition les a établies, il faut réformer la tradition : elles sont contraires au caractère de Thomas Diafoirus, tel que Molière l’a tracé ; elles choquent la vraisemblance. Il n’est pas naturel que M. Argan, qui, hors sa manie, n’est pas dépourvu de sens, fasse des compliments à M. Diafoirus sur le mérite de son fils, au moment où cet imbécile fait le plus de sottises. Quand tout le monde se moque du fils, comment peut-il alors dire sérieusement au père : « Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire M. votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme celui-là ? » Ce seul passage me paraît prouver que du temps de Molière, l’acteur ne prêtait pas à Thomas Diafoirus des bouffonneries si grossières. J’ajoute qu’il est impossible que Diafoirus le père, qui dicte toutes les actions de son fils, s’il le voit réellement se conduire d’une manière aussi extravagante et aussi grotesque, n’interpose pas son autorité pour arrêter les impertinences de ce nigaud, et ne lui dise pas : *Thomas, prenez-garde à vous*.

Il est à croire que Beauval, qui joua le rôle de Thomas Diafoirus, ne le surchargea point de toutes ces balourdises à prétention, et qu’il resta fidèle à la nature, puisque Molière fut très content de son jeu. Il n’en fut pas de même de la demoiselle Beauval, sa femme, chargée du rôle de Toinette : elle avait bien plus d’esprit que son mari, mais beaucoup moins de naturel. Molière, dans ses répétitions, se plaignait souvent d’elle ; il l’interrompait, la faisait recommencer, et la fatiguait de ses conseils, tandis qu’il laissait aller Beauval sans lui rien dire. Mlle Beauval, dont l’humeur était fort revêche, reprochait aigrement à Molière son obstination à la persécuter, tandis qu’il ne disait rien à un imbécile tel que Beauval : « Ah ! vraiment, répondit Molière, celui-là n’a pas besoin de mes avis ; la nature lui en donne de meilleurs que les miens : je gâterai son jeu si je voulais m’en mêler. »

Le vrai comique du personnage de Thomas est dans le style des compliments qu’il débite ; Molière y peint admirablement l’abus de figures de l’école, et le galimatias des pédants. La soubrette en prend occasion de se moquer des collèges et des études : « Vivent les collèges d’où l’on sort si habile homme ! … Voilà ce que c’est que d’étudier, on apprend à dire de belles choses ! » C’est une soubrette qui parle ainsi, et qui, suivant l’usage du peuple, confond toujours l’abus avec la chose dont on abuse. À l’entendre, parce que Thomas Diafoirus, au sortir du collège, fait de sots compliments, il faudrait détruire les collèges, abolir les études, et borner l’éducation à des cours de galanterie. Molière était bien éloigné de penser ainsi : il était sorti du collège plus habile homme que Thomas Diafoirus. Tous les grands hommes de cette époque avaient été élevés dans les collèges, et ils avaient appris à dire de belles choses.

Les discours de Diafoirus le père sont semés d’excellents traits ; c’est dommage que la pantomime du fils détourne l’attention, et provoque des éclats de rire qui ne permettent pas d’entendre ce qui se dit alors sur scène. Il faut surtout remarquer cette observation de Diafoirus sur le caractère de son fils : « Ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c’est qu’il s’attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n’a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine. »

Les innovations en morale, en politique, en littérature, sont presque toujours plus dangereuses qu’utiles. Ces objets auxquels le bonheur public est étroitement lié, sont par eux-mêmes si importants, qu’on doit trembler quand on y touche. On trouvera peut-être que j’ai tort d’attacher tant d’importance à la littérature ; mais la littérature tient au goût, le goût au bon sens ; et le bon sens est si nécessaire à une nation, que tout ce qui peut y avoir rapport est de la plus haute conséquence. Quant aux sciences physiques, le danger n’est pas le même ; elles sont toujours très imparfaites, parce que la nature est avare de ses secrets ; et quand on peut lui en dérober quelqu’un, c’est une bonne fortune ; mais dans ce genre-là même il ne faut pas adopter légèrement les innovations et les découvertes. Descartes chassa des écoles le divin Aristote ; Newton à son tour en a chassé Descartes ; peut-être viendra-t-il quelque savant qui chassera Newton. Il est donc fort sage de ne pas se livrer à un enthousiasme dont on pourrait avoir à rougir, si, comme il est arrivé aux idées de Descartes, un examen plus réfléchi en découvrait la fausseté. Il ne faut donc pas blâmer l’ancienne Université de Paris, d’avoir si longtemps tenu pour Aristote, d’avoir courageusement résisté à Descartes, et de s’être bien fait prier avant se rendre à Newton.

La circulation du sang est une belle découverte ; cependant on a observé qu’on guérissait aussi souvent, et qu’on ne mourrait pas plus avant qu’après Hervé, qui en est l’auteur. Quel est le médecin qui même avec la connaissance de la circulation du sang oserait se mettre au-dessus d’Hippocrate, à qui ce secret de la nature était inconnu ? Pour ce qui concerne la philosophie des collèges, nous ne voyons pas qu’on ait beaucoup gagné en la perfectionnant. Le siècle où Aristote régnait seul dans les écoles, a été singulièrement fécond en sages, en hommes d’esprit, en orateurs, en poètes, en raisonneurs puissants : Pascal, Nicole, Arnaud, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, Molière lui-même, ont été disciples d’Aristote : assurément Descartes et Newton n’ont pas formé de meilleurs élèves. Tous les grands hommes du siècle de Louis XIV ont été nourris dans leurs études de propositions, de syllogismes, d’universaux, et de toute cette doctrine barbare aujourd’hui si décriée ; ils n’en sont pas moins devenus des hommes éminemment raisonnables. Il faut croire, comme je l’ai observé dans ma *Vie de Racine*, « que la simplicité des mœurs, la probabilité, la vertu, la droiture du cœur ont plus de pouvoir encore que l’enseignement, pour épurer la raison, et que les lumières dans des hommes corrompus, ne servent qu’à leur fournir des armes pour colorer les erreurs des passions, et les sophismes d’une mauvaise conscience. »